

## Les lavoirs de Neuwiller

Au XIXe siècle, en l'espace de seize années, deux épidémies de choléra fauchèrent plus de 100 000 vies en France. Ce funeste bilan conduisit les autorités à une prise de conscience plus aigüe d'un besoin accru d'hygiène. Le gouvernement se décida donc à lutter contre l'insalubrité chronique des logements, d'encourager le déplacement des cimetières - encore nombreux autour des églises - en périphérie des agglomérations et de promouvoir partout des lavoirs en accordant une subvention aux communes d'un montant de 30% de leur coût.

Des premiers lavoirs assez rustiques avaient déjà fait leur apparition à la fin du XVIIIe siècle. Neuwiller n'avait pas attendu cette Loi du 3 février 1851 pour installer un lavoir à environ un kilomètre du village, à côté de la route menant à Dossenheim. Cependant, ce premier lavoir, simplement subdivisé en petits carrés délimités par une bordure en pierre de taille et équipé de bancs, était non seulement malcommode mais aussi malpropre.

A cette époque, les pièces de vêtements n'étaient lavées qu'une fois par semaine, voire moins encore. Les draps et le linge entassés dans les armoires étaient décrassés deux fois par an seulement, au printemps et en automne, ce qui obligeait les familles à amonceler une montagne de literie, de taies, de torchons, de mouchoirs.

La lessive était une besogne harassante pour les femmes, obligées de se rendre au lavoir par tous les temps, hiver comme été. Il y avait celles, les plus nombreuses, qui affrontaient cette corvée hebdomadaire avec résignation, et les autres, beaucoup plus rares, qui se déchargeaient de cette corvée sur leur personnel de maison. Suite à leurs doléances unanimes, le lavoir sera enfin couvert d'un toit en 1829.

Les femmes trempaient et prélevaient leur lessive à la maison avec de la cendre tamisée, riche en carbonate de potassium connu depuis l'Antiquité pour son pouvoir détergent. Les plus avisées y ajoutaient des racines de saponaire réduites en poudre pour leur pouvoir moussant et adoucissant. Des cristaux de soude remplacèrent bientôt la cendre, préfigurant le savon qui fera son apparition au milieu du XIXe siècle, puis les lessives en poudre à partir de 1930. Chargée ensuite dans la *Kütsch* ou sur une brouette, la lessive était amenée au lavoir pour être rincée dans l'eau propre d'une source, tirebouchonnée en boudins, puis battue avec un battoir en bois à même la pierre pour l'essorer avant le séchage.

Mais le lavoir était aussi un lieu de convivialité particulièrement prisé par les commères. On y colportait les derniers potins du bourg, on commentait les ragots en tous genres. Tout y passait : les fredaines de l'un, les galipettes de l'autre, sans parler des chamailleries récurrentes entre laveuses. Bref, le linge sale ne se lavait pas qu'en famille !

Mal entretenu, le lavoir tomba en ruine au fil des années et le maire Reissenbach proposa sa démolition et la reconstruction d'un nouveau lavoir en 1841. Le projet prévoyait un bâtiment d'une longueur de 17,70 m sur 9,40 m de largeur. Un petit escalier permettait d'y descendre à chaque angle. Il était équipé de deux bancs à laver avec un montant en pierre de taille. Des canaux d'eau courante pour rincer le linge passaient derrière les bancs et, entre les deux, ceux qui permettaient de détremper le linge. La source fut réunie au bassin principal pour augmenter le volume d'eau et le fossé d'écoulement récuré. En 1844, pour plus de commodité, on y ajouta des latrines pour les besoins pressants des lavandières. En 1847, on modifia une nouvelle fois le toit pour accroître la luminosité intérieure et mieux assurer la circulation de l'air.

Le nouveau lavoir était divisé en huit compartiments permettant à un nombre égal de familles d'y laver leur linge. Les quatre compartiments les plus rapprochés de la source offraient une eau plus propre que les quatre derniers. Il n'en fallait pas plus pour alimenter des disputes incessantes entre les laveuses pour bénéficier du meilleur emplacement. Certaines familles n'hésitèrent pas même à les faire garder douze à quatorze heures à l'avance pour être sûres de bénéficier de cet avantage. Elles envoyaient leurs fils ou un jeune homme rétribué pour cela passer la nuit au lavoir avec les « bêtises » qui en découlaient : vol d'échalas dans les vignes voisines pour alimenter le feu de camp, chapardage de fruits et raisins pour se sustenter durant la garde. En 1867, pour mettre un terme à cette dérive, la Commune mit en place un registre dans lequel les familles pouvaient réserver l'emplacement convoité à raison d'une fois par mois. La Commune

envisagea même d'instituer une taxe journalière au profit de la caisse communale sur les compartiments les plus prisés. Les veilleurs nocturnes furent interdits et les gardes champêtres chargés de faire respecter le nouveau règlement.

Un lavoir unique, cependant, était insuffisant pour satisfaire les besoins d'une population locale supérieure en nombre à celle d'aujourd'hui. Mais comme aucun cours d'eau ne desservait la bourgade, il fallait d'abord trouver une source adéquate. Déjà en 1778, le prévôt Le Vayeur avait proposé à la Communauté un projet de fontaine près de la porte du Marxthor pour y tirer l'eau très abondante d'une source à peine éloignée de 150 toises (436 m) et qui débitait plus de 6 pouces d'eau (environ 115 m<sup>3</sup> par jour). Il fallut attendre 1801 pour que cette source appelée « Rathwasch » (Adwasch, Altwasch ?) alimentât un second lavoir près de l'actuelle maison forestière. Il était bien petit, mais ô combien utile ! En 1863, la commune profita de la construction d'un pavillon de bains chauds (Badhiesel) pour y adjoindre un bassin public carré de 4,70 m de côté alimenté par la même source pour laver le linge.

L'adduction d'eau potable et la construction de buanderies privées annoncèrent la fin programmée des lavoirs publics. L'électrification ensuite et l'apparition des machines à laver à partir des années 1950-1960 sonnèrent le glas de cette tâche fastidieuse imposée aux femmes. Les lessives en poudre remplacèrent le savon. Nos aînées se souviennent certainement encore du célèbre slogan : « *Omo lave plus blanc que blanc.* »

Progressivement, au fur et à mesure que les familles s'équipaient, les lavoirs furent désertés si bien que le grand lavoir communal fut démoli vers 1976.

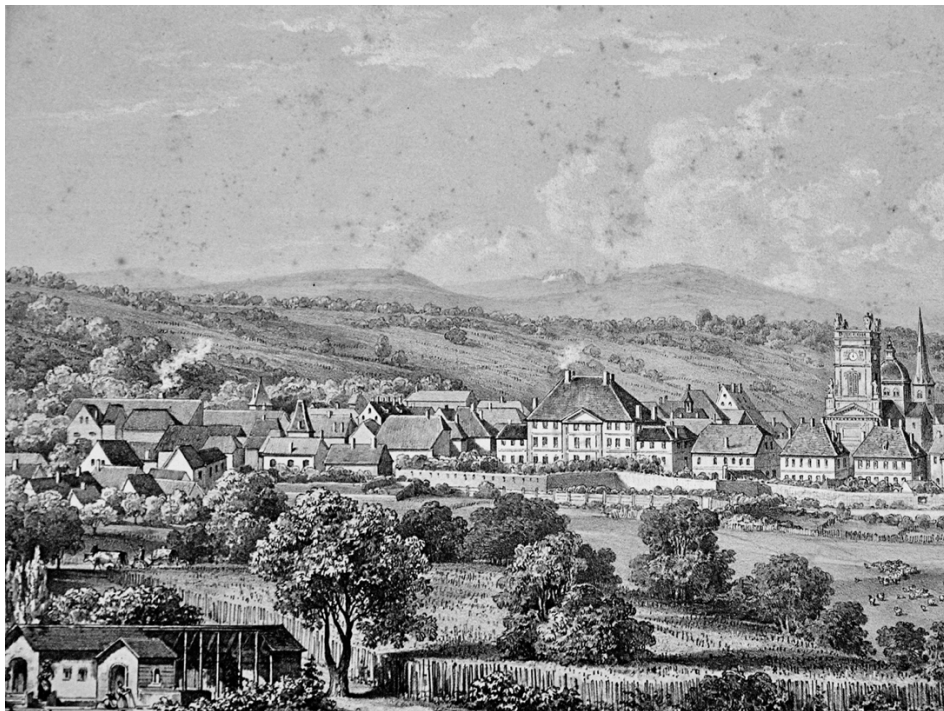


Photo : l'ancien lavoir est représenté sur cette lithographie d'Adolphe d'Hastrel (1853) en bas à gauche. Dans la commune voisine de Griesbach-le-Bastberg, l'ancien lavoir existe encore.